

Le géographe et les archéologues des sylvosystèmes

Jean-Pierre HUSSON

Professeur, Département de Géographie - Nancy 2 - Boulevard Albert 1^{er} - 54000 NANCY,
Jean-Pierre.Husson@univ-nancy2.fr

Le métier d'archéologue, désormais encadré par la loi préventive votée en 2001, obéit à trois fonctions renouvelées : la protection et la conservation, le devoir de recherche profondément modifié par le recours à une gamme de sciences auxiliaires qui croît à la fois en diversité et efficacité, enfin, la diffusion des connaissances. L'archéologie affiche sa dimension de service public. Elle apporte des éclairages nouveaux, parfois inédits à propos des relations hommes - environnement et également en ce qui concerne les alternances cycliques qui peuvent se succéder. Contrairement à la période des Trente Glorieuses où les inflexions économiques pouvaient être projetées, planifiées, anticipées ; l'actuelle globalisation, la complexité, la dynamique et l'imprévisibilité des systèmes portent à travailler à toutes les échelles de temps, et plus spécialement sur les temps longs emboîtés où se dessinent des ruptures. Cette recherche permet de trouver des éléments de réponses à des problématiques environnementales désormais partagées par tous (Barrué-Pastor et Bertrand, 2000).

Etre en connivence avec l'épaisseur du temps permet d'apporter un supplément de sens au territoire. Cela sert aussi à sérier, évaluer, anticiper les risques. Ainsi évite-t-on d'atteindre des points d'irréversibilité dans des processus évolutifs de dégradation. Ceci représente une somme d'ambitions qui nécessite de croiser toutes les échelles spatiales avec tous les pas de temps, tous les systèmes d'articulations et de cassures des cycles. Tout cela s'inscrit dans des suites de *scenarii* peu linéaires, le plus souvent bifurqués, comprenant des accélérations, des alternances, des formes de boucles rétroactives. A côté des classiques terrains d'investigations (la mémoire des strates archéologiques urbaines, les parcellaires fossiles agraires, etc.) s'imposent aujourd'hui en archéologie de nouveaux gisements de recherche, plus spécialement les linéaires remodelés par les percées logistiques (tracés des TGV, des autoroutes, etc.). S'ajoutent également les couvertures forestières, immense drapé recouvrant et fossilisant aussi bien les découpages des centuriations romaines que de précoces systèmes protoindustriels ou encore les polémopaysages hérités de la guerre de 1914 - 1918.

Sur le temps long, les espaces forestiers qui nous semblent trop souvent statiques par rapport à notre propre espérance de vie sont en fait terriblement dynamiques dès que l'on sort du cadre de la révolution (R) ou d'une durée égale à deux fois R, ce qui nous conduit tout de même à reculer sur six à quinze générations d'hommes. Ce plongeon dans le temps nous amène directement à l'époque des balbutiements cartographiques, avec des documents rares, fragiles mais qui peuvent actuellement être redressés grâce à l'utilisation de SIG adaptés, ce qui autorise de formuler des investigations de recherche inédites.

La remontée dans le temps lève le voile sur des connivences passées qui sont inscrites dans la mémoire des sols d'une trilogie *ager-saltus-sylva* qui fut toujours à géométrie variable en fonction des densités et de la sécurité. Les recherches génétiques menées procurent un supplément de sens et de respectabilité aux territoires prospectés. Elles apportent des réponses à des questionnements scientifiques articulés à toutes les échelles. Cela va du différentiel de fertilité entre deux parcelles d'une même station à la dynamique des massifs et à la fluctuation de leurs lisières. Ces investigations sont pour la plupart très neuves. Elles ont permis d'ouvrir très largement le champ des questions formulées, énoncées, travaillées et ensuite de mesurer l'ampleur des tâches à accomplir en pratiquant d'indispensables croisements à la fois interdisciplinaires et transdisciplinaires. Ces franchissements sont porteurs de métamorphoses, de pollénisations, de rencontres qui imposent une certaine audace fédératrice. Le sylvosystème, entendons par là le résultat du croisement de l'écosystème avec les successions de gestions sylvicoles pratiquées, infléchies voire héritées en terme de résilience, de réussite, d'échec s'avère être un passeur de frontières (Jollivet, 1992).

La géographie participe au travail de fond qui vient d'être énoncé. La discipline s'intègre dans une démarche globale d'écohistoire (Beck et Delort, 1993). Cette dernière cherche à éclairer le présent ainsi que les futurs proches, prévisibles en mesurant les apports des réflexions menées sur les temps longs, ce qui s'affirme de plus en plus pertinent pour dresser des convergences de préoccupations écosystémiques.

La géographie historique relie l'actuel à des passés plus ou moins lointains inscrits en continuité avec le présent. Elle s'appuie sur un corpus archivistique qui laisse une place importante aux cartes anciennes dressées pour faire la guerre, aménager les territoires (en particulier, les forêts abornées, fossoyées, traitées en taillis sous futaie), asseoir une frontière, étayer un procès. Textes, archives et cartes ne servent pas seulement à nourrir une recherche érudite qui serait déconnectée des questions posées par une société à un moment donné. Ils apportent une contribution à la connaissance des territoires perçus dans la richesse de l'épaisseur du temps qui a nécessité leur sécrétion. J'ai eu cette conviction, il y a déjà plus de vingt ans quand j'ai consulté le dossier dressant l'inventaire des chaumes vosgiennes en 1700. A cette date, le duc Léopold confie à Villemin, gruyer de Bruyères la mission de visiter les chaumes et leurs annexes (les repandises) abandonnées depuis près de soixante ans, suite aux malheurs laissés par la guerre de Trente Ans. Avec ce dossier, je disposais d'un témoignage inédit pour tenter de comprendre la dynamique spatiale des accrus forestiers dans ce secteur particulier balayé par l'effet de crête. Les croquis levés sur le terrain montrent, qu'à l'exception de quelques coulées conservées pour canaliser les flux d'ouest, les anciennes chaumes sont pratiquement toutes reconquises par la forêt qui escalade les sommets. A contrario, les procès-verbaux dressés à la fin du XVIII^e siècle font découvrir une situation inverse. Au cours du siècle, la reconquête opérée par les marcaires a été très forte. Localement, elle peut même dépasser le cadre du Grand Pâtural du XVII^e siècle. Cet exemple est révélateur des empilements que nous avons à gérer et de possibles mises en scène évolutives des territoires que nous pouvons mener. A l'échelle fine de l'exploitation, et plus particulièrement de l'acensement (périmètre de défrichement autorisé et aborné pour implanter une ferme), le même *continuum* peut être approché en prenant pour point de départ la création du défrichement, l'établissement de sa cartographie utilisée pour attester du droit de propriété, les éventuelles révisions liées à des agrandissements, la confrontation avec le cadastre napoléonien et enfin la visite de terrain. C'est là une des bases d'investigations retenues pour étudier la fertilité comparative des substrats forestiers voisins ayant conservé une mémoire des sols différente.

Pris à deux échelles différentes, les deux exemples évoqués montrent que l'objet d'étude du géographe peut être, quand il est relié à d'autres préoccupations porteur d'interrogations fructueuses à propos des cycles sylvi-génétiques soumis à forte anthropisation. Ces questions peuvent même être dérangeantes, poser le problème de l'antériorité de tel ou tel type de paysage revendiqué, idéalisé, publicisé. Croiser ses savoirs et ses méthodes avec celles des historiens, archéologues, agronomes, pédologues, phytosociologues, etc. sert à dénouer la complexité des trajectoires des sylvosystèmes et la richesse des mémoires empilées qu'ils fossilisent.

Plus en avant dans le temps, la démarche de la géohistoire initiée par Fernand Braudel amène à se dissocier de l'actuel. Dès lors, la reconstitution linéaire demeure ténue, incomplète, avec au mieux des traces enfouies, parfois ressurgies, le plus souvent fossilisées par différentes successions d'occupations passées. Approche audacieuse, la géohistoire apparaît plutôt, à mon sens comme une science auxiliaire au service de l'archéologie et non l'inverse. Le recul dans le temps donne toute leur pertinence aux apports fournis par la palynologie, l'anthracologie, la sédimentologie, la dendrochronologie. La géohistoire renoue avec l'actuel quand on se penche sur le cas très particulier des forêts peu anthropisées. Laissées, abandonnées à leurs propres dynamiques internes, ces dernières sont des objets d'études passionnants. Elles apportent de nouveaux champs d'investigations, nourrissent des opportunités inédites de recherches et de retrouvailles entre les disciplines qui ont été énoncées.

Au total, les regards posés sur les architectures forestières et les sylvosystèmes trouvent une nouvelle vitalité dans le croisement des méthodes et des approches menées au sein de groupes pluriels par les origines des chercheurs. L'écoarchéologie me semble être une excellente entrée pour progresser dans la connaissance pluriscalaire et dans l'enchevêtrement des temps longs indispensables à la compréhension des constructions des sylvosystèmes.

Bibliographie

BARRUE-PASTOR M., BERTRAND G. (dir.), 2000, *Les temps de l'environnement*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 544 p.

BECK C., DELORT R. (dir.), 1993, *Pour une histoire de l'environnement*, Paris, 272 p.

Etudes rurales n° 175 - 176, 2006, Nouveaux chapitres et histoire du paysage, Paris, 258 p.

GALOCHET M. (dir), 2006, *La forêt ressource et patrimoine*, Paris, Ellipses, 272 p.

JOLLIVET M. (dir.), 1992, *Sciences de la nature, sciences de la société : les passeurs de frontières*, Paris, Editions du CNRS, 589 p.